

LUCA MASALI

ENVER ET LA PRINCESSE

Cette saleté d'engin rue et se cabre comme un mulet. Mais il n'avance pas d'un poil, exactement comme un enfoiré de mulet. Des paquets d'eau aussi froide que ce brouillard le remplissent d'une eau sale et amère.

Je suis foutu.

Foutu comme une merde.

Et c'est de ta faute si je dois crever, sale putain. Qui sait dans quel fichu endroit je me trouve ; avec ce maudit brouillard, je pourrais tout aussi bien être à un mètre des Pouilles que dans le port de Tirana. Ouais. Si ça se trouve, je suis près de chez moi. Cette eau glauque et malodorante ressemble tout à fait à celle du port. Saleté de brouillard, je ne distingue même pas l'avant de mon cercueil pneumatique. Je surnage à la manière d'un bouchon de liège sur ce préservatif géant, orangé comme une pastèque pourrie. Chouette capote pour la charogne du pauvre En-

ver. Je sens même plus mes doigts, bordel de merde. Le pistolet est gelé, je ferais aussi bien de le jeter dans cette Adriatique couleur marron d'algues pourries. Pourries comme tu l'es toi-même. Que les balles te font que dalle. Putain de moine, j'ai vidé un chargeur entier dans ta carcasse et tu ne t'en es même pas rendu compte. Mais bordel, quelle horreur ce bruit mou, ce *plop* obscène lorsque le plomb incandescent pénètre dans ta chair noirâtre... Et ces jets de matières purulentes, une espèce de vomi d'ivrogne qui giclait des plaies, de tes nichons gonflés par les gaz. À présent, cette saloperie est toujours là, au fond du canot. L'eau de mer ne l'a même pas nettoyée, et je ne peux pas regarder ces taches. Ça me donne envie de gerber. J'ai dégueulé de la bile tout l'après-midi. Ces vers répugnants qui pataugent dans ton pus me regardent avec leur museau sans yeux. Des vers, j'en ai vu des tas, mais des vers avec des dents, jamais. Saleté de vacherie, ils grouillent dans ton mucus noirâtre et strié de filets de sang. Si au moins le brouillard se levait un peu, je ne serais plus obligé de voir ces saloperies blanches. Blanches comme les doigts d'un cadavre. Comme tes doigts, foutue putain. Des doigts avec des dents, grassouillets et répugnants...

— Ce sont les fous qui parlent tout seuls, Enver. Est-ce que tu es fou ?

Sous l'effet de la surprise, le coup part. Le projectile passe un poil au-dessus du flotteur jaune du ca-

not. Sainte merde, un centimètre de plus et je me retrouvais au milieu des poissons... Je déglutis. Dans cette mer dégueulasse, il y a pire que quelques poissons pourris. Le rire du monstre me fait dresser les cheveux sur la tête. C'est pas juste, non c'est pas juste qu'une cochonnerie de zombi ait une voix de fillette. Je me penche par-dessus bord. Le brouillard empeste le poisson mort et le smog. Vingt mètres plus loin, une silhouette sombre glisse sur la surface étale de la mer. De la taille d'une ballon de foot. Je voudrais bien lui tirer dessus, mais ce ne serait pas raisonnable. Comme un idiot, je viens de gaspiller l'avant-dernière balle tout en risquant de finir à la flotte. La dernière, je ne la gaspille pas.

Ah non !

La dernière balle sera pour moi.

La pute chante à voix basse. En albanais. Et à mon oreille, cette comptine qui sort de ses lèvres décharnées et bouffées par les larves est plus obscène encore. Encore heureux que le brouillard me cache son visage. Son front. Ce front haut dans lequel mon antépénultième projectile a creusé un cratère gros comme le poing.

Le brouillard me vrille dans le cerveau les paroles de la chanson.

Thelle ne veten teme kanget e mija jesin... e une jam vullkani qe flen i fashitun por kur t'i vije dita te

gjitha ka me i qitun ne njimije ngiyra te bukura, qe nuk vdesin.

Mes chansons dorment avec moi dans les abysses. Je suis un volcan, un feu inactif. Mais quand viendra le jour, j'exploserai en milliers d'immortels jets de feu.

— Tais-toi, le monstre ! Quand le brouillard se lèvera, tu retourneras en enfer, immonde créature. Tu n'as rien d'un volcan, tu n'es rien d'autre qu'une charogne pourrie ! Tu devrais être morte, tu comprends ? Morte !

Elle rit de nouveau. Un rire léger, de fillette.

— Mais moi je SUIS morte. Tu ne t'en étais pas aperçu ?

— Allah m'est témoin si je m'en étais rendu compte. Ça te va ? Jusqu'à ce que la mer rende ses morts, et cetera. Il te manquait une sépulture décente ? C'est fait, je t'ai ensevelie en mer. Très romantique. À présent, tu crèves pour de bon, OK ? Va au fond et arrête de m'emmerder.

La voix du monstre se brise.

— Lâche ! Et puis, qu'est-ce que tu crois que tu es ? Je suis un être humain, moi. Du moins, je le suppose.

— Ben, moi je pense que non. Ou peut-être que oui, mais qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Si tu es un être humain, tu es un humain mort. Plus que mort. Dans un état de décomposition avancé. Tu devrais à

présent quitter la scène, vois-tu ? Disparaître sous les vagues...

— Il n’y a pas de vagues. Rien qu’un idiot de trafiquant, une mer plate comme une table et une fille épouvantée et transie de froid.

La forme indistincte du monstre est plus proche à présent. Elle veut me faire parler, cette pute, elle espère me rouler. La seule pensée de ses doigts blanchâtres agrippant la toile imperméable de mon embarcation me file des crampes d’estomac.

— Éloigne-toi ! je crie, d’une voix plus aiguë que prévu.

J’agite le pistolet en direction de sa tête noyée dans la brume. Elle ne peut pas savoir qu’il est presque vide. Du moins, je l’espère.

— Tu veux que je te loge une autre balle au milieu du front ?

La tête s’éloigne brusquement.

— Non, je t’en prie ! Ça fait un mal de chien !

Je ricane. C’est un vrai mystère. Comment des nerfs décomposés peuvent-ils transmettre de la douleur à un cerveau mort ?

(...)

ALAIN FILLION

LE ZAZA X' DOLL SHOW

La journée avait été tropicale. À cette heure crépusculaire, les ondes de chaleur émanant de l'île de Capri frémissaient faiblement dans la lumière ondoyante du soir. L'eau surchauffée s'élevait autour du mont Tibère en un brouillard terrifiant mais fascinant, tout droit sorti d'un univers lynchéen. Le soleil, derrière Ischia, donnait peu à peu à la baie la couleur d'un corail surgi des abîmes. Vers l'orient, la Lune roulait dans un ciel d'humeur courroucée, que rendait plus éloquente, dans sa clarté douteuse, la silhouette en demi-teinte du Vésuve. Le volcan émettait, semblait-il, maintenant, un grondement faible mais persistant.

C'est ce bruit qu'écoutait Titus XI, le simul-lieutenant de la garde impériale, en marquant une pause, l'oreille tendue. Ses centres de perception synthétiques identifiaient clairement ce bruit lointain, qui ressemblait à un troupeau de métros souterrains engagés dans une course mortelle. D'ailleurs, cela ne l'avait nullement empêché de s'adresser à la fille en

lilas qui avait des yeux indigo, plus doux que des ombres. Étaient-ils d'ailleurs violine ou carmin, ou leur obscurité bleue se mêlait-elle aux teintes grises du crépuscule ?

— Bonjour, Mademoiselle, chaude soirée, n'est-ce pas ?

— Sûr ! La tempête va encore tout plonger dans le black-out.

Sa voix semblait faire partie de la nuit comme le faisait la brise charitable qui agitait le bord de son large chapeau.

— La diva sera en beauté pour sa grande soirée annuelle, le « Zaza show ».

— Je le pense aussi, a acquiescé la fille lilas. Irez-vous ?

— Obligé, chère demoiselle, je suis le XI^e garde du corps de la diva. On m'appelle le Titus XI.

Ils ont tourné au coin de la rue et se sont engagés avec une nonchalance affectée dans la *via* Tiberio qui gravit le mont Tibère, jusqu'à la Villa Jovis.

Ils marchaient comme des ombres de simulacres, attachés au même câble à la dérive. Il semblait naturel de ne penser à rien si ce n'est à ce come-back de l'ancienne coqueluche d'Hollywood.

La *via* qu'ils avaient empruntée s'enfonçait dans une jungle exotique haut perchée, envahie par le crocus et le delphinium depuis que Zaza avait racheté l'île dans les années 2290.

Elle avait semé dans la jungle tyrrhénienne une indescrivable jonchée des plantes les plus exubérantes de la création, comme le *convoculus cneorum*, aux floraisons veloutées, le palmier sauvage, les bulbes d'orchidées vertes, le smilax, l'oléandre et le myrte.

On eût dit que les dieux eux-mêmes les avaient plantées dans un moment de sublime ivresse.

* * *

Minuit.

Les cloches allaient sonner les douze coups lugubres. La diva était descendue du zeppelin à voile solaire qui reliait Ganymède à l'astrodrome de Babylon-Napoli avec escales à Marina Grande, le petit cosmoport de Capri. Son manteau d'armeline oscillait élégamment à chacun de ses pas ; ses pommettes semblaient avivées par l'alacrité de la brise ; son haleine s'élevait comme une exquise buée dans l'air tonique. Au bout de sa laisse se dandinait Quark Y, son animal favori : un lancelet semi-transparent, sans tête ni cœur, acheté dans les districts clandestins d'Arcturus.

Mille paires d'yeux masculins écarquillés se braquaient sur elle, la diva, Zaza X' Doll, la princesse androïde qui jadis avait réussi une belle carrière à Hollywood.

Il y avait longtemps.

Ce soir elle allait célébrer la renaissance de sa gloire passée. Elle ressusciterait des rêves oubliés dans les strates les plus enfouies de son cortex. Avec sa fourchette, elle tourmenterait le cœur d'artichaut d'un adorateur, un vieil acteur hollywoodien qui lui servirait des mots éperdus d'amour.

(...)

PHILIPPE WARD

LES CHEMINS DE L'ESPRIT

Chaque homme doit inventer son chemin.

Jean-Paul Sartre

Hier encore, j'étais enfermé dans une cellule de trois mètres sur quatre, au pénitencier de Muret, dans la banlieue toulousaine, avec pour paysage le mur blanc d'une cour de prison et un tout petit coin de ciel derrière les barreaux. Et aujourd'hui je marche sur ce chemin de terre, humant l'air de la liberté.

Un taulard, voilà ce que j'étais. Un prisonnier condamné à trente ans de réclusion pour meurtre, assortis d'une peine de sûreté incompressible de vingt ans. La justice m'a donc libéré au bout de vingt ans, en comptant les remises de peine pour bonne conduite. Je viens de passer vingt ans dans une cage et ma dette vis à vis de la société est payée. Un trait vient d'être tiré. Vingt ans, nous sommes quittes. Je peux marcher, seul, sans contrainte. Enfin !

Huit cents kilomètres, j'y arriverai. Je me suis entraîné en prison. Je ne me suis pas lancé dans cette aventure au hasard. Au contraire, je l'ai rêvée pendant des années, puis je l'ai voulue, de toutes mes tripes. J'ai marché dans la cour de cette prison, des heures et des heures, à tourner en rond, oubliant de penser, chassant la première idée qui venait. Marcher, uniquement marcher. Et regarder le mur de la prison qu'un sombre crétin de l'administration avait cru bon de repeindre en blanc. Il paraît que c'est plus lumineux. Pour ce qu'on en avait à foutre.

J'ai subi toutes les brimades, les vexations, les privations, en ne pensant qu'à ces instants de marche, synonymes de liberté. J'ai serré les poings, j'ai souvent hurlé de douleur. Mon avenir se résumait à cette marche. Et maintenant, j'y suis. Mon but, c'est d'arriver à Compostelle. Alors je marche. Seul.

Personne ne m'attendait à la sortie de la maison d'arrêt. D'ailleurs, personne ne savait que je sortais. Je n'ai plus d'amis, plus de famille. Je n'ai jamais connu mon père. J'étais fils unique et ma mère est morte il y a dix ans. Un jour, j'ai reçu une lettre d'un notaire avec des papiers à signer pour la succession. Voilà comment je l'ai appris. Je n'ai même pas pleuré. Pour moi elle était déjà morte : le jour où les gendarmes m'ont mis en tôle, elle m'avait prévenu que je n'existais plus pour elle. Elle a tenu parole :

elle n'est pas venue me voir une seule fois, et ne m'a jamais rien envoyé, pas même une lettre ou un colis.

En vingt ans, tout le monde m'a oublié ou a fait semblant de croire que je n'existais plus. Même les parents de la jeune fille que j'ai assassinée. J'étais derrière des barreaux, je n'étais plus nuisible. Cela leur suffisait, je suppose. Vingt ans, ça compte dans une vie. Un sacré bail. Le monde a changé autour de moi. C'est secondaire, je ne lui appartiens plus depuis longtemps. Ma seule envie, aujourd'hui, est d'arriver à Compostelle. Je veux être libre, ne plus subir aucun contrôle. D'ailleurs je n'irai effectuer aucune des démarches administratives qu'une assistante sociale m'a conseillées en les débitant d'un ton morne.

Autrefois, j'étais un homme libre de toute contrainte. J'étais berger, je vivais en liberté dans les montagnes, au milieu des troupeaux. Je n'avais pas de maison, des patrons me confiaient leurs bêtes au printemps et je les leur ramenaient à l'arrivée de l'hiver. Je ne connaissais pas de frontière. Je circulais à ma guise entre la France et l'Espagne, au gré des moutons. Mais c'était avant... avant ce samedi soir du mois d'août, cette nuit où ma vie a définitivement basculé.

(...)

JACQUES SADOUL

LE JEU DE L'AMOUR ET DU TEMPS

Avril 1958.

C'est par une journée ensoleillée d'un printemps tôt venu que je la vis pour la première fois. J'aimais fort me promener seul dans les parcs de la ville ou flâner au hasard dans la campagne voisine. Je menais une vie très bohème pour un provincial, ne me souciant ni du temps ni de l'heure, mais seulement de ma fantaisie ; j'étais encore un homme jeune et environné de rêves.

Ce jour-là, je m'étais seulement rendu au jardin de Jaillant, où il est agréable de passer un moment de calme et de repos sur l'un des bancs réservés aux aimables vieillards qui retrouvent là, chaque après-midi ensoleillé, leurs compagnons de jadis et évoquent en commun leurs souvenirs oubliés. Je restai un moment sur un banc vert aux écailles brunes, perdu dans je ne sais quel rêve extatique ; je paressai, mou et alanguï, dans un silence liquide, très proche

du petit lézard vert qui, à mes pieds, baignait dans une flaque de soleil.

Des cris joyeux d'enfants vinrent me tirer de mon engourdissement, car le vieux manège du jardin venait de reprendre son infatigable ronde, et les petites voix aiguës des enfants en psalmodiaient le rythme discontinu. Je m'arrachai au banc et vins jeter un coup d'œil amical aux jeunes occupants de la vieille machine que j'avais moi-même connue il y a plus de vingt ans.

Elle se tenait un peu à l'écart, regardant le manège avec une indifférence lointaine. Son âge : sept à huit ans. Deux longues nattes brunes lui descendaient dans le dos, mais son maintien était curieusement digne. Elle portait une robe vieillotte, comme sans doute devait en porter ma mère dans son jeune temps, et qui la distinguait nettement des autres enfants, lui conférant je ne sais quel aspect inhabituel. De plus près, l'impression d'étrangeté qu'elle suscitait devenait plus vive ; tout en elle avait un air terne et falot, jusqu'à son regard même qui, loin d'avoir le brillant et la limpidité de celui des enfants de son âge, semblait chargé de monceaux de souvenirs.

Je m'arrêtai auprès d'elle, et elle me sourit, comme aussitôt mise en confiance.

— Ne désires-tu pas aller avec des camarades sur le manège ? lui demandai-je.

Elle fit la moue.

— Non, j'y suis déjà montée auparavant et je suis maintenant trop âgée : d'ailleurs, je n'ai pas de camarades.

— Tu n'habites donc ici que depuis peu de temps ? (Puis, devant son silence, j'ajoutai :) Je ne t'avais jamais vue auparavant ; viens-tu souvent ?

— Je suis là. C'est tout, murmura l'enfant.

— Mais tes parents habitent sûrement non loin d'ici, tu sais où les retrouver ?

— Je n'ai pas de parents, répondit-elle tranquillement, fixant mes yeux de la profondeur glauque de son regard.

— Mais c'est impossible ! repris-je. Voyons, d'où viens-tu, où habites-tu ?

— Je ne viens de nulle part et je vis à la jonction de l'espace et du temps.

Et elle me sourit.

Je n'appris rien d'autre d'elle, car, à toutes mes questions, elle ne répondit que : « Je ne sais pas », ou bien : « J'ai oublié, c'est trop loin ».

Nous fîmes plusieurs fois le tour du jardin ensemble, et l'enfant semblait heureuse d'avoir trouvé un compagnon ; elle m'appela « son ami » et, au moment de nous séparer, elle me dit dans un sourire : « Je m'appelle Claudine ». Puis elle s'enfuit et disparut par une allée latérale. Je rentrai alors chez moi, intrigué de cette rencontre ; puis, le temps passant, son souvenir s'estompa et, bientôt, je l'oubliai.

Je n'y pensai plus jusqu'au jour où...

C'était au théâtre ; on jouait *Faust*. Le rideau venait de tomber sur le premier acte et j'avais assisté, une fois de plus, au rajeunissement du Docteur. Je quittai ma loge pour aller faire quelques pas au foyer ; distrait et préoccupé, je ne remarquai pas une fillette qui, également étourdie, s'avavançait vers moi. Tandis que je m'excusai après le choc, un souvenir me revint en mémoire ; la fillette qui se tenait devant moi ressemblait étonnamment à la petite fille que j'avais rencontrée quelques mois auparavant devant un manège. Mais celle-ci semblait avoir au moins douze ans. Je ne pus m'empêcher toutefois de lui dire combien la ressemblance était extraordinaire ; mais l'enfant ne connaissait personne qui lui ressemblât.

— Non, répondit-elle, je n'ai ni frère ni sœur. Vous devez confondre avec quelqu'un d'autre. Moi, je m'appelle Claudine.

Je reçus un choc, et c'est presque avec crainte que je posai les deux questions suivantes :

— Vos parents...

— Je n'en ai pas.

— Mais où vivez-vous ?

— Je l'ignore. Mais j'ai toujours su que cet endroit se trouvait là où l'espace et le temps se confondent.

Je sentis ma raison vaciller :

— Ne vous souvenez-vous pas d'avoir regardé avec moi un manège, il y a quelque temps ?

La fillette parut se concentrer. Elle secoua la tête.

— Non. Cela fait plusieurs années que je n'ai vu de manège. Mais, je ne sais pourquoi, vous me semblez un peu familier.

— Si vous êtes seule, repris-je, la curiosité l'emportant, venez donc dans ma loge, et nous pourrions parler un peu de vous et de cote mystérieuse et précédente rencontre.

— Je veux bien, dit l'enfant, mais je n'ai pas grand-chose à dire sur moi. Vous savez, je vis si peu. Je me souviens d'un autre monde et il me semble y vivre dans un sommeil dont je sortirais de temps à autre pour une scène aux vives couleurs. Je ne vois, me semble-t-il, que des ombres floues et indistinctes, parmi lesquelles je me meus dans une demi-somnolence. Et puis, tout d'un coup, sans que je sache pourquoi, la scène s'éclaire et se colore ; mais les êtres qui m'entourent alors ne sont jamais les mêmes que ceux avec qui je vis ordinairement. Et, à chaque jour de couleur, comme je les appelle, il me semble que tout a changé, comme si cela avait vieilli, ou comme si je le voyais d'une façon différente.

Nous revînmes nous asseoir, l'entracte étant terminé ; mais, tandis que Marguerite ou Méphisto réalisaient leurs prouesses vocales, je ne cessais de réfléchir à l'inhabituelle énigme que représentait la fillette. Claudine, elle, s'intéressait d'un bout à l'autre à l'acte. Je ne pus rien apprendre de plus et, une fois la

pièce terminée, je perdis de vue l'enfant dans un remous de la foule. Mais, cette fois, je n'oubliai pas l'incident et je décidai d'essayer de pénétrer le mystère qui semblait entourer cette enfant à notre prochaine rencontre, car je ne doutais pas de revoir Claudine. J'en étais venu à penser que nos deux existences étaient liées de quelque obscure manière.

(...)

NATHALIE CH. HENNEBERG

CHRONIQUE DE PAUVRES TERRIENS

Premier livre

Avant la Genèse

*Suivant le Talmud, il y eut une Première Femme, avant Ève (Ce nom signifie Vie. Celui d'Adam — Os, le bel Os ou l'Os rouge). Trop intelligente pour l'homme, elle aima le Démon.
Les Apocryphes.*

*Le noyau de la foudre globulaire se compose
d'une matière inconnue.
Priroda (1966)*

1

Le Livre était enchaîné dans la caverne, au sommet d'une éminence, à un autel d'onyx rose et noir. Ses pages, en métal plastifié, étaient recouvertes de

rouille et de mousses et il s'était tu, jusqu'au jour où un Enfant des Hommes monta dans la Grotte d'En haut, armé d'un petit marteau en silex et d'une lame d'os dur. Ce n'était qu'un enfant comme les autres, terriblement curieux. Il grimpa sur la pierre aux reliefs érodés qui illustraient la légende... qui ne l'illustraient presque plus. Sous son marteau, les pages résonnèrent, car c'était UN LIVRE PARLANT, ET MÊME CHANTANT. Des strophes larges succédaient aux petites phrases méticuleuses et, parfois, comme un océan déchaîné, montait un poème de bronze et de cristal.

L'enfant se prénomma ENOA.

Et le Livre (dont se souvenaient certains Anciens et des Puissances) était LA CHRONIQUE DE PAUVRES TERRIENS – pour ce qu'il racontait – dans l'Éternité et face au Cosmos – l'histoire des hommes qui essaierent : de pauvres gens. Des gens comme vous et moi.

* * *

VOICI QUI PRÉCÈDE TOUT.

... Dans la constellation de Phénix, dans le système d'un soleil bizarrement appelé « la Machine Électrique », l'infini flambait comme il convient à la prégenèse. Dans l'espace noir, au cœur du Poisson Austral, Fomalhaut était un brasier de topazes, et entre

les saphirs et les diamants du Toucan et de l'Achernar, s'égrenaient les grappes pourpres des planètes.

La bataille avec les escadres de l'Éridan avait été dure : l'ennemi employait maintenant ces insinuants vaisseaux-flèches qui se glissaient dans le sub-espace, entre les univers, et guidaient les lourdes machines de combat (« lourd », n'était ici qu'une convention métagalaxiquement acceptée). En tout cas, ces « Maîtres de la Peur » pulvérisaient et balayaient les éclats d'astres sur leur passage. Mais « les Nuées d'Achernar » avaient perfectionné leurs faisceaux globulaires et il était difficile de réaliser ce qui, dans la flotte des envahisseurs, avait résisté aux foudres mentales. Surtout dans le Temps... Cependant les instruments de mesure de LYL se trouvaient durement atteints : il lui était impossible d'établir où les Nuées en étaient de leur mission principale, secrète. Car la bataille s'était livrée, bien sûr, sur plusieurs plans... Ne pas savoir si Globus, la petite planète de la Machine Électrique, subsistait dans l'espace n'était pas le plus grave : les planètes naissent et meurent et le Cosmos en est rempli. On peut trouver plus d'un Globus entre le Verseau et la Baleine ! mais ne pas capturer à quel camp se rangeait la victoire, ou pire ne pas réaliser si l'on était tombé dans un monde divergent ou distordu : il y avait là de quoi inquiéter des

combattants moins aguerris que THEOS, LUX ou LYL... (évidemment ce ne sont là que des sigles).

Pourtant, dans cet univers bouleversé, Lyl se reprit rapidement (après tout, ces mêlées avec l'Éridan, parmi des milliards d'années et d'étoiles, se terminaient toujours par une apocalypse, et tout était à recommencer). Les commandes réduisirent l'astronef (ce qui pouvait être considéré comme astronef) dangereusement distendu à ses proportions normales (lorsque les Nuées combattent, leurs engins prennent les dimensions de leurs pouvoirs exceptionnels, même cosmiquement). Ce fut seulement lorsque les propulseurs photoniques faussés et les batteries solaires en forme d'ailes immenses se remirent à l'échelle de la Voie Lactée, que les capteurs ioniques saisirent cette chose qui ressemblait à un clapotis... Invraisemblable ! cela semblait provenir en même temps d'un coin de l'Hypersphère très éloigné et d'un très faible émetteur... Dans le sillage d'une mêlée stellaire, parmi les retombées thermonucléaires et les flux neutroniques d'Éridan... Impossible ! À cet instant, dans le domaine subconscient de Lyl, surgit une plaisanterie antique, la citation du Premier Code d'Astrogation : « Dans l'hyperespace, tout est logiquement impensable, mais cosmiquement possible... »

Et si c'était l'objet de la mission secrète – pour laquelle ils combattaient ?

La petite chose droit sur Phénix.

Lyl stabilisa et étendit ses ondes mentales. Elles saisirent quelque chose de faible, de vacillant. Lamentable et pourtant épique. Une notion invraisemblablement lointaine et pourtant proche d'une planète voisine. De Globus... Et aussi de Lyl. Quelque chose de vivant. Bien sûr, toute trace d'ozérite évoque une substance vivante. Un germe... était-il possible qu'une espèce puissante, à son zénith, fit appel à un germe – ou à plusieurs ?...

Mais alors, ce combat avec l'Éridan – cet anéantissement des milliers de mondes – tout cela n'était axé que sur l'avenir de la PETITE CHOSE ? L'empêcher de parvenir au Globus ? Non, c'était trop énorme. Il devait y avoir d'autres buts de guerre – mais l'infime objet qui venait s'y greffer n'était certes pas négligeable. Comme rien dans l'Univers.

Les systèmes de Lyl s'étaient rétablis. Sur le point de devenir compréhensible, pourtant, la faible émission fut balayée par des flux plus cohérents. Modulée, puissante, la voix de Lux parvint à l'entité alliée. Vivant – il était vivant ! Ceux d'Achernar connaissaient ce qu'ils appelaient « ses tentations » et, pendant les millénaires subjectifs, tandis que la forme immense de son astronef avait disparu – attirée, engloutie par l'hypermasse, Lyl croyait s'être habituée à l'idée que ce camarade n'existait plus. La disparition totale est plus terrible pour les astronefs-Daimons que pour les

phalènes. *Ai-je eu vraiment mal ? Oui. Ai-je désespéré ? Non. Ce n'était pas assez terrible*, pensa Lyl. *Je savais que ce ne pouvait être la FIN...* Son onde mentale prononça seulement :

— Tu existes...

— Je le crois, répondit une onde si lointaine qu'elle paraissait invraisemblable. Ou plutôt : je crois que je crois que j'existe. Après un exercice si mouvementé...

— Tu t'es mis, à un certain moment, entre les Éridaniens et moi. Mais tu existes... tu communique avec moi. Où donc es-tu ?...

Un éclat de rire torrentiel – les mondes craquant...

— Je crois que je suis tombé dans un univers interdimensionnel...

— Je pense, formula Lyl, que tu devais y aboutir tôt ou tard. Tu es... en état de perpétuelle révolte.

— C'est de Théos que te vient cette sagesse ?

— Oui. Non. En tout cas, tâche de t'éloigner : je crois que nous sommes à la phase B de l'opération – et tu nous la feras manquer.

— M'éloigner de toi, Lyl ? Je te vois dans mes viseurs, tu sais.

— Moi aussi. Avec ton orbe en fumée noire et ta lueur pourpre. Tes antennes en forme d'éclairs linéaires. Et le reste...

— Et toi donc ! Tu es l'étoile d'Achernar. Tu es l'astre Fomalhaut...

— Cela suffit. Je ne sais pas si nous existons vraiment, mais une formidable barrière – spatiale ? temporelle?... j'ignore... nous sépare. Je connais ma mission, tâche de ne pas lui faire obstacle. Si nous existons vraiment tous les deux, nous nous reverrons...

— Sur Globus, troisième planète de la Machine Électrique... À propos, tu entends toujours ce clapotis d'ondes ?

— Je l'entendrai, dès que tu te seras écarté.

Il s'écarta.

Et Lyl plongea vers la chose infime qui venait de l'infini.

(...)

CHARLES MOREAU

LE MYSTÈRE HENNEBERG

C'est à ce moment-là que je compris le premier secret de l'imagination : une invention plaisante est plus réelle qu'une vérité sans intérêt.

Peter Ackroyd,
Le testament d'Oscar Wilde

... Je pense que c'était une femme sensible, incomprise et atrabilaire... J'ai gardé d'elle le souvenir d'une solitude rageuse...

Suzanne Malaval
(lettre du 26-12-1987)

Le *Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique* (*Prix Rosny Aîné*) fut décerné le jeudi 14 octobre 1954 dans le restaurant de l'aéroport des Invalides. Il avait été créé en début d'année et annoncé par voie de presse ainsi que par un encart inséré dans les quelques livres publiés jusque là par les *Éditions*

Métal. Les manuscrits devaient être dactylographiés et remis en deux exemplaires avant le 15 mai.

Ce prix, à l'instar des quelques rares prix de l'époque, était un prix maison attribué pour faciliter la promotion des auteurs édités par *Métal*, mais dans ce cas précis, un jury composé de personnalités éminentes du monde littéraire et scientifique [Jean Birgé, directeur Littéraire des *Éditions Métal*, Robert Borel-Rosny, homme de lettres et petit-fils de J.-H. Rosny Aîné sous les auspices duquel il fut placé, Igor B. Maslowsky, critique littéraire, Maurice Renault, directeur de la revue *Fiction*, et agent littéraire, Pierre de Latil, écrivain et spécialiste en cybernétique, Charles-Noël Martin, attaché de recherches au CNRS, René Audubert, professeur d'électrochimie à la Sorbonne, Austin Fairbanks, ingénieur-conseil, le D^r Henwald, professeur au Collège philosophique et à l'École d'Anthropologie, Louis Chéreau, président du Congrès pour le Progrès Scientifique et Technique, qui allait présider le Jury du Grand Prix, et Jacques Bergier, Membre de l'Académie des Sciences de New-York et physicien] donnait à l'événement un sérieux on ne peut plus solide. Dès le premier tour, *La Naissance des Dieux* de Charles Henneberg obtenait 4 voix devant *Les Étoiles ne s'en foutent pas* de Pierre Versins – 3 voix, *Les Atlantes du Ciel* de Y.-F.-J. Long – 2 voix, et *L'Homme, cette Maladie* de

Claude Yelnick – 2 voix. Un second tour mit tout le monde d'accord sur le roman de Charles Henneberg, *La Naissance des Dieux*, « véritable épopée wagnérienne qui révèle des dons incontestables d'écrivain chez son auteur », ainsi que le rapportait dans son numéro de novembre la récente revue *Fiction*. Au demeurant, les trois autres romans remarqués par le jury furent publiés immédiatement après la saga hennebergienne dans la collection *Métal*. Long et Yelnick ne récidivèrent pas, Versins quant à lui devait en publier plusieurs autres et s'assurer un avenir certain en devenant un encyclopédiste de renommée mondiale dans le domaine de l'utopie et de la science-fiction.

En fait, ce qui avait fasciné les membres du jury, c'est d'abord la poésie et le lyrisme qui se dégageait du Grand Prix et les amateurs pensèrent aussi que le pari d'Henneberg était pratiquement gagné, puisqu'il arrivait à se hisser au niveau des meilleurs écrivains américains des années cinquante. L'avenir ne devait pas les décevoir.

Deux hommes avaient joué un rôle considérable dans cette affaire : Charles Henneberg lui-même et Jacques Bergier.

Les actualités cinématographiques de cette semaine-là nous montrent, outre les événements politiques et scientifiques du moment, les temps forts de

la cérémonie de remise du prix. C'est d'abord la table des membres du jury qui nous est présentée : on y voit beaucoup de gens, pour la plupart aujourd'hui disparus, qui discutent avec passion. Jacques Bergier s'adresse à Maurice Renault et à Jean Birgé qui tient la maquette du roman sorti tout frais des presses et qu'une jeune femme vient de distribuer sur le coup de 15 h à tous les participants et aux journalistes présents. Puis les images rapides nous présentent Charles Henneberg alors que celui-ci reçoit un chèque de 250 000 F des mains d'une jeune actrice, Jeanne Moreau, une connaissance de Jean Birgé qui a alors beaucoup d'accointances avec le monde du spectacle. En fait, Charles Henneberg est ému à plus d'un titre, d'abord parce qu'il fait face à la foule des journalistes qui s'apprêtent à le bombarder de questions, et aussi parce qu'il sait la vérité et qu'il ne peut la divulguer pour la circonstance.

Cependant, ce sont les journaux de l'époque qui parlent pour lui avec éloquence et qui nous laissent entrevoir que les choses ne sont pas aussi simples qu'elles paraissent.

« Charles Henneberg a la cinquantaine. Il porte des lunettes d'écaille et moustache, et lorsqu'on lui demande sa nationalité, il répond : « Je suis légionnaire ». Il est aussi écrivain, car il a déjà publié : *Trois légionnaires* et *Le Sabre de l'Islam* qui sont des

souvenirs militaires... » Ainsi s'exprime le journaliste Pierre Joly dans *Paris-Normandie* daté du lendemain.

Christian Guy, de *Paris-Presse* (16 octobre), est plus précis et nous en apprend un peu plus : « On se précipita. Le lauréat, qui ne s'attendait pas à un tel honneur, était déjà là et tirait de sa serviette une pile de notices biographiques qu'il distribuait à tout venant : « Prenez et lisez, ceci est ma vie... Vous saurez tout sur moi ».C'était vrai. On sut que Monsieur Henneberg avait déjà publié deux volumes de souvenirs de légionnaires sous le nom de Dominique Hennemont. On apprit aussi que le roman d'évasion lui paraissait "trop étroit" et qu'il avait cherché un genre susceptible de faire "éclater" le cadre du roman conventionnel et de "traiter librement" toute expérience humaine. Le lauréat, dit-il, est un homme qui parle peu et réfléchit beaucoup. Mais ma notice biographique vous dira tout. »

Un autre journal, *L'Écho d'Oran*, ajoute dans son titre : « Charles Henneberg, lauréat du *Prix de la Science fiction*, a mûri sa pensée pendant ses dix-sept ans de Légion Étrangère » et donne des informations plus intéressantes dans un court paragraphe : « Ancien combattant de Bir Hakeim et d'El Alamein, Charles Henneberg est actuellement se-

crétaire administratif de l'association des Médaillés militaires. »

Pour clore cette petite revue de presse, citons le *Journal des Médaillés militaires* (novembre 1954, n° 323) qui rend compte sous la plume d'Antoine et Pierre Grillet de l'attribution du Grand Prix à leur directeur des services administratifs. Un paragraphe non signé indique en sus que la nouvelle *Du Sang sur les Roses*, écrite par le même Henneberg, vient de se voir attribuer un *Prix de la Nouvelle Policière 54* et que le cadre insolite de celle-ci est un harem.

Mais qui donc était ce Charles Henneberg qui apparaissait ainsi dans le domaine du roman populaire d'une manière aussi fracassante qu'originale ?

(...)